

L'inhalation

Ah! Les petites maladies de l'enfance vous laissent quelques jours de convalescence, à lire au lit des Bugs Bunny! Hélas, quand on vieillit, les plaisirs de la maladie deviennent rares. Il y a le grog, bien sûr. Prendre un bon grog corsé tout en se faisant plaindre est un moment précieux. Mais plus subtile peut-être est la volupté de l'inhalation.

On ne s'y résout pas tout de suite. De loin, l'inhalation paraît amère, vaguement vénéneuse. On l'assimile aux gargarismes, qui laissent dans la bouche un goût fade et cuivré. Mais après tout, on est si mal, la tête lourde et prise. On a soudain l'impression qu'un peu de mieux viendra de la cuisine. Oui, près du fourneau, de l'évier, du réfrigérateur, une espèce de simplicité fonctionnelle peut vous soulager. Le flacon de Fumigalène est là, sur l'étagère, à côté des sachets de tilleul et de thé. Sur l'étiquette, un profil démodé happe avec délice une volute de fumée blanc neige. C'est cela qui décide: cette impression de renouer avec un rituel démodé.

On fait chauffer de l'eau. Autrefois, on avait un inhalateur en plastique dont les deux parties se déboîtaient toujours et qui laissait des cernes sous les yeux. En éloignant un peu son livre, on pouvait même lire. Mais maintenant, on a perdu cet appareil, et c'est encore mieux. Il suffit de verser l'eau bouillante dans un bol, d'y ajouter une cuillère de ce liquide doré, translucide, qui aussitôt versé diffuse un nuage verdâtre, pois cassé. On se couvre la tête d'une serviette-éponge. Voilà. Le voyage commence, et l'on est englouti. De l'extérieur, on a toutes les apparences de quelqu'un qui se soigne sagement, avec une énergie mécanique et docile. En dessous, c'est autre chose. Une sorte de ramollissement cérébral gagne, et on plonge bientôt dans une moiteur confuse. La sueur monte aux tempes. Mais c'est à l'intérieur que tout se joue. Une respiration régulière, profonde, apparemment vouée à la libération méthodique des sinus, initie au pouvoir du Fumigalène pervers. Parfaitement immobile, on erre délicieusement avec des gestes d'une ampleur amphibienne dans la jungle pâle du poison vert tendre. L'eau vient de la fumée, la fumée vient de l'eau. On se dilate dans l'évanescence, et bientôt la torpeur. Tout près, très loin, des bruits de repas préparé viennent d'un monde simple. Mais immergé dans la vapeur des fièvres intérieures, on ne veut plus lever le voile.

On pourrait presque manger dehors

C'est le «presque» qui compte, et le conditionnel. Sur le coup, ça semble une folie. On est tout juste au début de mars, la semaine n'a été que pluie, vent et giboulées. Et puis voilà. Depuis le matin, le soleil est venu avec une intensité mate, une force tranquille. Le repas de midi est prêt, la table mise. Mais même à l'intérieur, tout est changé. La fenêtre entrouverte, la rumeur du dehors, quelque chose de léger qui flotte.

«On pourrait presque manger dehors.» La phrase vient toujours au même instant. Juste avant de passer à table, quand il semble qu'il est trop tard pour bousculer le temps, quand les crudités sont déjà posées sur la nappe. Trop tard? L'avenir sera ce que vous en ferez. La folie vous poussera peut-être à vous précipiter dehors, à passer un coup de chiffon fiévreux sur la table de jardin, à proposer des pull-overs, à canaliser l'aide que chacun déploie avec un enjouement maladroit, des déplacements contradictoires. Ou bien vous vous résignerez à déjeuner au chaud – les chaises sont bien trop mouillées, l'herbe si haute...

Mais peu importe. Ce qui compte, c'est le moment de la petite phrase. On pourrait presque... C'est bon, la vie au conditionnel, comme autrefois, dans les jeux enfantins: «On aurait dit que tu serais...» Une vie inventée, qui prend à contre-pied les certitudes. Une vie presque: à portée de la main, cette fraîcheur. Une fantaisie modeste, vouée à la dégustation transposée des rites domestiques. Un petit vent de folie sage qui change tout sans rien changer...

Parfois, on dit: «On aurait presque pu...» Là, c'est la phrase triste des adultes qui n'ont gardé en équilibre sur la boîte de Pandore que la nostalgie. Mais il y a des jours où l'on cueille le jour au moment flottant des possibles, au moment fragile d'une hésitation honnête, sans orienter à l'avance le fléau de la balance. Il y a des jours où l'on pourrait presque.

Choisir un parfum de glace

Choisir un parfum de glace, c'est très dur. Évidemment, quand il s'agit de glaces à l'italienne, il n'y a que deux parfums – souvent vanille-fraise – et en plus on a le droit de panacher. Là, c'est facile, et c'est très bon quand même, très crémeux, pas vraiment gelé : en fait, c'est plus un colimaçon de crème fraîche qu'une glace.

Parfois aussi, devant la boutique des grands pâtisseries, il y a des parfums extraordinaires : melon, banane, goyave, kiwi, menthe au chocolat, papaye, et même cacahuète ! C'est tellement surprenant qu'on peut prendre presque au hasard – d'ailleurs, en général, on est déçu par ce genre de glace : en mangeant la sienne, on ne peut s'empêcher de faire défiler toutes les autres dans sa tête en se disant qu'on aurait dû les préférer, et qu'on ne les retrouvera peut-être jamais.

Mais ce qui est dur, c'est quand il y a le choix habituel, disons vanille-café-chocolat-fraise-framboise-pistache-cassis. Le genre de choix que vous pouvez trouver dans presque toutes les villes. En fait, ce qu'on préfère, c'est les fruits rouges, surtout quand on est loin encore de l'été et que ça fait rêver de penser aux fraises ou aux framboises. Mais justement. Choisir, ça ne serait pas choisir s'il suffisait de répéter toujours la même chose.

Ce qui est bien et difficile en même temps, c'est cette liberté immense qui vous prend les bacs de glace, pour quelques secondes.

D'habitude, on trouve que café c'est un peu amer, que vanille c'est un peu fade – on trouve que vanille et café sont plutôt des parfums pour les vieux, des goûts pâles avec des couleurs trop sages. Et si on changeait justement aujourd'hui ? [...]